

Sous la clarté blonde.

Le gai matin ! Voyant ce beau soleil, ces longues moires soyeuses sur le lac tranquille, elle a voulu tout de suite se lever, descendre, se promener au jardin, bien qu'elle se sentit encore un peu faible.

Oh ! ces beaux jardins en terrasse qu'elle aime tant, ces beaux jardins de Fassano dont les balustrades de marbre, les citronniers fleuris luisent au soleil, tout au bord de cette eau merveilleuse reflétant les splendeurs du ciel ! Comme les jours ont passé vite à l'ombre de ces arbres, au murmure de ces petites vagues bavardes, fredonnant leurs frivolités aux cailloux du rivage !

Bien qu'elle fut un peu faible et lasse encore, elle a voulu descendre et s'est assise dans le grand fauteuil d'osier, sous les Lauriers-roses.

C'est la place qu'elle préfère, le matin, d'où l'on voit le mieux le beau miroir paisible, les blondes montagnes lointaines, scintillant sous la clarté matinale.

Il fait tiède ; aucun souffle dans les pampres, dans les citronniers au luisant feuillage. Les cigales ont commencé dans l'air immobile, par toute la campagne heureuse, leur petite chanson stridente.

Elle l'aime beaucoup vraiment, cette chanson des cigales... Et "Lui", Memmi, là bas, au pied de l'escalier, relève la branche d'un rosier, une longue branche indolente, alondrie de belles roses blanches et qui s'est écartée de la balustrade.

Memmi !... Memmi !... Elle ne s'a plus de peine... Elle ne souffre plus. Non, elle se sent bien mieux, tout à fait valide. Ah ! quel fait bon dans ce jardin !

La vieille Paolina elle-même, la pauvre journalière, est venue à la terrasse, avec son gros paquet de linge qu'elle va laver pour gagner du pain, semble contente, et elle chantonne en marchant, parmi les cailloux blancs et les menthes sauvages. En vérité, elle chante ; elle a le cœur gai sans doute ; pour être heureux, point n'est besoin d'être riche...

La jolie coiffeuse s'intéresse à un petit lézard glissé, furtif, entre deux pierres et qui se chauffe, et la regarde lui aussi, de ses petits yeux vifs, rassurés, parce qu'elle ne bouge pas... Mais brusquement, comme il est venu, il s'en va, disparaît derrière la blanche colonnade.

Comme ce lag est beau !... on ne peut le regarder longtemps : son éclat vous fatigue. Et comme ces cigales chantent bien ! Memmi accourt, portant une rose.

—Que fais-tu, Memmi ? Veux-tu nous irons tantôt jusqu'au village, jusqu'à l'entrée du village. Nous nous asseyons sur le banc.

Il se penche, il prend dans ses deux mains la mignonne tête blonde ; il baise ses tempes, où frissent des mèches folles, ces papillères délicates.

—Oui, nous irons où tu voudras. Je t'aime... Comme je t'aime, Pia !

Elle ne souffre plus, à présent ; elle se sent forte ; elle pourrait aller loin, loin... Demain aussi, ils iront se promener sur l'eau, dans leur barque.

Il s'assied près d'elle. Au bord du grand lac moiré, maintenant ce sont des enfants qui passent—trois gamines, pieds nus, les cheveux en broussailles. Elles babillent, jettent à se couder, à se bousculer, avec des cris joyeux.

Et l'une d'elles, familièrement, salue la belle signora : —Bon'giorno, signora.

—Bon'giorno, Teresina. Où vas-tu, Teresina ? La gamine s'approche, l'air un peu timide. Elle tient dans sa main brune, ce gisant d'éventail, une large feuille de magnolia rassemblée sur la route. Et tandis qu'on l'interroge, machinalement, elle balance entre ses doigts la large feuille.

—Tu n'as pas un bien bel éventail, Teresina !... Je t'en ai promis un, je crois ? La Teresina sourit, baisse la tête.

—Veux-tu celui-ci ? Oh ! le bel éventail ! rose, pailleté d'argent !... Celui-ci !... Serait-ce possible ? —Je te le donne, Teresina. Tu veux le prendre ?

Elle est si contente, ce matin, la belle signora !... Et la petite blonde, rougit, tend la main : —Allons, prends ! —Grazie signora... Et la voilà qui se sauve, comme en flagrant délit de larcin, dégringolant en coarctant l'escalier de marbre, va rejoindre ses compagnes.

Les autres admirent, envient... Oh ! le bel éventail, tout pailleté d'argent ! Et elles s'éloignent.

gnent. Leurs voix claires babillent dans l'air tranquille, dans la tiède matinée heureuse. —Saro io la signora ! (Je serai, moi, la dame !)

Mais toutes elles veulent "être la dame". Une querelle s'élève. Et les voix joyeuses, dans la blonde matinée tiède, se mêlent à la chanson stridente des cigales.

LA FIN Savant Svinia.

A Moscou, tout comme à Paris, il existe un cirque populaire. Là bas, comme ici, quand on est fatigué d'avoir étudié les leitmotivs à l'Opéra et des continences vécues à la Comédie, on n'est pas fâché de faire un tour au cirque pour se reposer l'esprit.

L'écuyère classique sur le panneau, les équilibristes, l'amazone en haute école, les clowns, tout cela se meut et miroite gaiement sous vos yeux, et si les clowns ont de l'esprit, on passe une agréable soirée.

A mon dernier voyage à Moscou, il n'était question que du clown Arzanoff. Sa célébrité lui venait surtout de son compagnon, un cousin du compagnon de saint Antoine.

Pour les profanes, nous nous exprimons d'expliquer que saint Antoine, dans les déserts d'Égypte où il passa sa vie, ne dédaignait pas la modeste société de cet animal à quatre pattes, de ce pachyderme que la nature avait fait propre et que la fréquentation de l'espèce humaine a rendu sale au point qu'on lui a donné le nom... le dirai-je... le nom de "cochon".

Que l'exemple du grand saint serve de leçon aux gens trop nombreux qui sacrifient leur bonheur à la vanité d'avoir des relations dans ce qu'on appelle le grand monde.

Arzanoff avait donné à son ami le nom d'Allocha, qui est le diminutif d'Alexis.

Nul besoin d'ajouter qu'Allocha était propre comme un sou. Son maître le baignait, l'astiquait, le parfumait et l'ornait de petits nœuds de satin rose avant de le présenter, le soir, au public du cirque dont il était devenu peu à peu la coqueluche.

Quel charme public que ce peuple russe ! quelle douceur dans ces yeux bleus, dans ce parler suave ! Et les petits enfants de la ville, et les petits moijicks venus de la campagne, quels amours de chérubins !

Pour désigner l'animal dont je ne pourrais me résoudre à répéter le nom français sans m'écrier : "Horresco referens" eux, les Russes, les amis de là-bas, ils ont un mot caressant d'apparence féminine ; ils l'appellent : Svinia.

Quand Allocha faisait son entrée sur la piste les grands et les petits enfants l'accablèrent : —Hé, le beau "Svinia", le bon "Svinia" !

Cependant Allocha était non seulement beau, non seulement bon, mais encore savant. Il savait danser le menuet, il savait chanter, du moins il articulait, au commandement, des grognements de tonalités variées ; il savait jouer au dominos ; mais son triomphe était le "numéro" des drapaux ; Arzanoff étendait devant lui, sur un tapis, les drapaux de toutes les nations, et l'intelligent "Svinia" trottrait droit vers le drapeau français d'abord, vers le drapeau russe ensuite. Il rapportait et réunissait les deux drapeaux. Alors l'assistance était ravie. On trépanait de joie. Les applaudissements n'en fluisaient pas.

Comme tout Moscou, les frères Douratsky avaient applaudi maintes fois Allocha. Les frères Douratsky appartenaient à la première guidée des marchands ; ils étaient très riches et se laissaient volontiers.

Ils continuaient le commerce en gros du chanvre où feu Douratsky, leur père, avait amassé une fortune immense. Ils étaient encore jeunes et se réservaient de se marier un jour, plus tard, quand ils auraient "vidé la coupe des plaisirs".

Sans négliger leurs affaires, ils faisaient preuve d'une grande intelligence, ils ne songeaient, leur venu, qu'à mener la vie à grandes guides, "à l'instar de Paris" ; car la lecture des auteurs français leur avait fait croire, comme à beaucoup d'étrangers, que nous Parisiens nous menaions tous une folle existence.

A eux, à Douratsky No 1, à Douratsky No 2, les sœurs jusqu'à ce jour dans les restaurants nocturnes de Pétrofsky et de Strélna, situés hors de la ville, où il est de bon ton de se rendre en traîneaux vers minuit ; à eux les chants des Tziganes, à eux les vrais produits de la veuve Cléopâtre, de la bonne année !

Faut-il des roubles pour payer les grands prix ? En voilà, bonnes gens, ramassés les assignats qu'on vous jette sans compter ! Quand les frères Douratsky ont

bu, ils veulent que tout Moscou soit ivre ! Douratsky No 1 était la forte tête, et Douratsky No 2 suivait docilement l'impulsion de son frère aîné.

Un beau matin Painé dit au cadet : —Dono déjà, mon cher, je me sens "un état d'âme rose". Nos autres qui sommes "roublards", il ne faut pas que nous "retardions". Il faut "être dans le train", que dis-je ? "dans le dernier bateau". Nous frayoos trop avec des "vieux gags", des "vieux raseurs", pas "bassins", pas "généreux" pour deux milliards, mais pompiers !

...Il faut trouver du nouveau à tout prix. Mais il ne s'agit pas de "gaffer". Il nous faut quelque chose qui "ait de l'œil", qui ne soit pas "un toc".

Il avait emprunté toutes ces expressions élégantes à notre grand styliste Arpad Farine et n'était pas peu fier de savoir le bel air français. D'ailleurs le moindre petit bourgeois de Moscou aime à semer son discours de termes empruntés à la langue française. Chez l'épicier du coin, chez la mercière d'en face, on entend telle cliente, coiffée d'un simple foulard, placer par-ci par-là un "ma chère" dans sa conversation russe.

Douratsky No 2 regarda son aîné d'un air interrogatif. —Voici donc, je t'en prie, ce que j'ai imaginé, continua Douratsky No 1. A notre prochain souper nous mangeons la bête extraordinaire qu'Arzanoff a merveilleusement dressée. Elle doit avoir un goût particulier. Pas banal ? Hein ! En ferons-nous de l'effet dans Moscou et ses alentours ?

Douratsky No 2 ne put s'empêcher d'admirer l'invention : —En effet, pas banal, très fort, unique.

Les deux Douratsky s'en firent trouver Arzanoff et lui demandèrent combien il leur ferait payer Allocha.

Arzanoff crut d'abord qu'ils plaisantaient, puis qu'ils étaient devenus fous. Allocha n'était pas à vendre. Pour tout l'or du monde, il ne se séparerait pas de son ami, de son élève, d'Allocha son fils bien-aimé. A la seule pensée d'une séparation, il fondait en larmes.

Mais les Douratsky finirent par lui offrir une fortune. Après avoir parlé de six mille roubles, ils montèrent à vingt, puis à trente, enfin à quarante mille roubles. Oui, ils mirent sur table, devant le pauvre clown ahuri, la somme de quarante mille roubles, soit environ cent six mille francs !

La tentation est trop forte ; Arzanoff céda. Il alla quêrir Allocha, l'embrassa, et encore, et encore, Allocha posséda quelques grognements où l'on pouvait, avec un peu de bonne volonté, distinguer une nuance d'attendrissement. C'en était fait. Les Douratsky emportèrent leur proie sans se retourner, laissant Arzanoff évanoui.

Le soir même un émile de Vatel servit aux Douratsky les parties les plus succulentes d'Allocha, relevées par une sauce exquise.

Ce qui charma les deux frères, ce fut cette pensée que non seulement à Moscou, mais même à Paris, dans les plus fameux restaurants de nuit, jamais on n'avait vu pareil souper.

Telle fut la triste fin du savant Svinia ; mais, en revanche, il eut une belle oraison funèbre.

S. A. I. le grand-duc gouverneur général de Moscou ayant daigné demander ce qu'il y avait de nouveau dans la ville, le vénérable maréchal de la noblesse, le vieux prince légier Alexandrovitch Popravko répondit :

—Oh ! quelque chose de très nouveau, s'il te plaît : deux cochons ignorants ont mangé un cochon savant.

M. X... se rendit il y a quelques jours chez une modiste pour prendre des renseignements sur une domestique.

—Est-elle honnête ? demanda la dame. —Je le crois. —Fait-elle bien les commissions ? —Ah ! ça, c'est autre chose, dit la modiste. Ainsi je l'ai envoyée plusieurs fois chez vous avec une facture de 175 francs que vous me devez, elle ne m'a jamais rapporté un sou !

On apporte à Madame la note du laitier. —Comment ! le dois-tu que cela ? —Oh ! oui, Madame, répond la bonne, il n'y a rien qui monte aussi vite que le lait !

Gugusse et Polye sont arrêtés devant une affiche annonçant l'émission de plusieurs millions d'actions d'une Compagnie de Guanos.

—Dis donc, en voilà des veinards, les souscripteurs ! ils sont sûrs d'avoir au moins un sac de fumier pour dormir ! —Pas raison... c'est des Job... ards !

L'eau gazeuse d'Abita convient aux habitudes. Ils aiment les bonnes choses—les habitudes !

LE PSEUDONYME

Depuis qu'un jeune poète, à face de Christ, avait dit, devant elle, des poésies étranges et depuis qu'elle savait des histoires, parmi des enchantements et des maléfices, des princes beaux comme le jour alléchant d'amour pur des princesses très pâles que l'on voyait s'avancer hiératiques et tenant en leur frêle main la tige d'un lis, Mme de Polhe ne voulait plus d'autre lecture.

Par là, elle s'évadait du monde : la terre, environnée de brumes au milieu desquelles des prismes lumineux éclataient en splendeurs d'arcs-en-ciel, devant l'imprécise et flottait, bercée parmi des chants lointains. Il n'y avait plus d'homme : rien que des magiciens, des mages ou des poètes ; et la femme n'était plus la femme, mais l'ange même, idéalement chaste, souveraine enfin des âmes et non des coeurs ; tandis qu'un amour nouveau, radieux, éblouissant, se levait sur le monde comme un autre soleil.

Mais surtout, dans l'encadrement du château frissonnant d'anciennes légendes héroïques ou mystérieuses, au milieu de l'ameublement moyen âge et près de hautes cheminées sculptées, ces rêves s'harmonisaient aux toilettes si suggestives d'idéal ou le corps de la jeune femme se dématérialisait en de longues robes, à l'éclaircissement de ses grands yeux, à la candeur de son front, dont la pointe blanche, entre les bandeaux bruns tombant en ailes blessées, pour se relever en diadème au-dessus de la nuque, montait vers le ciel comme un clocher d'église.

Tout ce qui l'arrachait à son rêve, alors, tout ce qui le contrariait, la choquait elle-même, la blessait profondément, ce n'était que le monde, la vie, la réalité, la vie, puisque ce rêve même n'était que la revanche, aux livres, du moins, elle demandait d'emporter son esprit par l'infini des ailes.

LE PSEUDONYME

elle retrouvait l'action néfaste des idées antérieures, de la littérature pareille à la vie. Cette déception, ainsi la ramenait à ses coeurs. Paul, également, recevait "le Phare". Elle ne pouvait s'empêcher de songer que des récits comme elle les désirait, des contes pleins d'idéal et d'au-delà, peut-être auraient élargi devant son esprit les horizons vers lesquels elle s'efforçait de le guider.

L'obstination du journal, alors, à ne pas tenir compte de ses plaintes l'exaspéra. La seule vue du nom de Nérac la jetait à des besoins de vengeance. Il incarnait pour elle tout ce qui se rencontrait d'odieux dans la vie, la matière méprisable, le mal lui-même. La conscience de servir une bonne cause, de combattre le mal combat la rassérénait ; elle ouvrit contre lui une guerre féroce, acharnée. Par un petit sentiment de honte inavoué, elle taisait à Paul ses agissements. Mais elle gagnait des amis. Les lettres arrivaient au journal de divers points, de formes et d'écritures variées, toutes contenant les mêmes idées, les mêmes protestations indignées, les mêmes menaces de désabonnement. Elle se passionnait, se donnait toute à cette lutte, avec une ténacité de fanatisme ; et même, en cette persécution mystérieuse, anonyme, à distance, elle finissait par trouver ainsi qu'un charme d'enveloppement, une volupté perverse de coups d'épingle donnés à l'ignorance de l'éditeur représentant Nérac, et dont il dut mourir à la longue.

Un jour enfin, elle triompha. La signature de Nérac disparut.

Ce soir-là, Paul annonça qu'il était obligé de repartir, appelé à Paris pour des affaires urgentes. Elle était seule sur la terrasse.

Elle, tourmentée de l'idée que son départ ne fût qu'un prétexte pour fuir sa douleur de l'aimer, le questionna doucement. Il eut un geste indécis d'abord, hésitant à répondre ; mais la pensée de se quitter, peut-être pour toujours, en les rapprochant une seconde plus étroite, le laissaient au-dessus de sa confiance. Il céda. Il avoua à la jeune femme que la mort de son père l'avait, malgré les apparences, laissé sans fortune. Il devait gagner sa vie.

—Vraiment ? fit-elle. Et comment ? Vous faites courir ? Vous jouez à la Bourse ?

Et elle s'aperçut : —Vous avez perdu, peut-être ? Il sourit tristement, en secouant la tête. —Non, dit-elle, je travaille... Après une pause il acheva : —J'écris !

Mais tout de suite : —Du moins, reprit-il, j'écrivais ! J'avais trouvé une situation dans un journal. Mais une haine mystérieuse, implacable, m'a poursuivi. Des ennemis ont adressé au directeur lettres sur lettres, et si bien qu'à présent n'en avoir pas tenu compte d'abord, il a fini par s'effrayer...

Une angoisse poignante envahissait la jeune femme. Elle demanda enfin, la voix un peu tremblante : —Un journal, dites-vous ; quel journal ?

—Le Phare. Cette coquetterie la troubla davantage. Pourtant, quel rapport pouvait exister entre ses lettres et Paul d'Armoys ? Et une surprise, en même temps, lui vint : —Mais, dit-elle, je n'y ai jamais rencontré votre nom.

Nérac. Elle repréna un cri, demeura muette, incapable d'une parole, dans un étonnement de ses idées. Mais, comme Paul, avec une indignation mal contenue, disait l'effort de son labeur, son culte d'art, son cœur livré au public par lambeaux, elle l'arrêta, suppliante, le cœur déchiré : —Assez ! assez !

Une douleur affreuse l'accablait tout à coup. Des pensées folles s'agitèrent dans sa tête. Elle imaginait d'aller au bureau de l'éditeur, de lui remettre de tout avouer, et un effort la dominait que Paul pût savoir que son malheur lui venait d'elle. Il lui semblait qu'elle fût morte de honte.

Un moment, un désespoir immense l'accabla. Le mal lui paraissait irréparable. Mais tandis qu'elle pensait ainsi, au contraire, c'était le besoin de réparer qui s'imposait à elle et la prenait toute ; elle frissonnait de pressentir, d'entrevoir véritablement une réparation possible. La conscience de son pouvoir de femme, du bonheur qu'elle pouvait donner pourtant, l'obsédait. Après les remords, maintenant, le cœur de la femme s'ouvrait à des pitiés, à des dévouements. Le besoin de réparation devenait impérieux, irrésistible. Une lutte recommençait, la lutte jamais close entre elle et Paul entre l'amour idéal et la passion humaine, plus terrible, cette fois, d'être livrée au fond même de sa conscience, entre son cœur et son âme. Le cerveau y assistait, inerte, sans pensée, sans volonté.

Paul, justement, parla : —Si, du moins, murmura-t-il, vous avez pu m'aimer ! Elle tressaillit, demeura silencieuse, le front courbé, dans une pose qui, peut-être, eût pu être à'avouer sa faiblesse. Paul la regardait avidement dans la nuit, brusquement soulevé d'une espérance invraisemblable. Il lui paraissait qu'une douceur subite tombait des étoiles autour d'eux, que toute sa détresse se reculait, qu'un bonheur immense dont il était environné s'approchait de plus en plus.

Elle leva la tête enfin ; alors, la voix lente, chantante un peu, comme lointaine : —Mon amour, demanda-t-elle, vous auriez consolé ?

—Oh ! si Paul étranglé d'émotion. Elle soupira, leva les yeux vers le ciel : —(O mon rêve ! dit-elle. Et c'était à son amour un adieu à sa chimère.

Paul était à ses genoux, lui jetant des mots éperdus. Elle ne semblait pas le voir, pas l'entendre, suivant toujours dans l'infini le vol de son rêve à jamais remonté. Mais, insensiblement, tandis qu'elle lui abandonnait ses mains, dans ses yeux où palpitaient encore ainsi qu'une flamme mourante l'agonie de son idéal, déjà se levait une aube nouvelle, et, sur la déferle de l'âme, montait la victoire du cœur.

JEAN REIBRACH.

LE MONUMENT Rosa Bonheur.

On a inauguré à Fontainebleau il y a quelques jours le monument élevé à la gloire de Rosa Bonheur.

Chose rare, ce monument n'a nécessité nulle souscription. On a dit, on répétera qu'il est offert à la ville par M. Gambart, consul général d'Espagne à Nice.

M. Gambart écrit que ce n'est pas tout à fait exact. Il désirait en effet rendre ce grand hommage à l'éminente artiste dont il a été pendant cinquante ans l'ami, et se charger de tous les frais. Cela ne lui a pas été permis. M. Isidore Bonheur, frère de Rosa, et le neveu de celle-ci, M. Hippolyte Peyrol, chargés de la partie artistique, bien qu'ayant été déshérités par leur sœur et tante, n'ont voulu, malgré les instances de M. Gambart, accepter aucune rémunération.

Le monument se compose essentiellement d'un socle en pierre de Lorraine supportant un tore en bronze, reproduction agrandie d'une œuvre sculpturale de Rosa Bonheur.

Dans le socle en pierre sont encastrées quatre bas-reliefs en bronze, dont l'un, exécuté par Hippolyte Peyrol, est le portrait de la regrettable artiste en son costume d'homme, portant toutes ses croix sur la poitrine.

Les trois autres bas-reliefs sont la reproduction par Isidore Bonheur des principaux tableaux de sa sœur : "Le Labourage nivernais," qui souleva l'admiration au Salon de 1849 ; "Le Marché aux chevaux," exposé au Salon de 1853, et "Le Roi de la forêt," un admirable chef d'œuvre de face, qui fait partie de la collection de M. Gambart, à Nice, et dont la reproduction à l'eau forte par Gilbert est toujours très disputée en Angleterre.

C'est M. Alexandre Jacob, architecte des monuments historiques, qui est auteur de la partie architecturale.

L'initiateur du monument, M. Gambart, se faisait une fête de l'offrir lui-même à la ville de Fontainebleau. Sa santé ne lui a pas permis de quitter Nice. Il était représenté par M. Doniol, membre de l'Institut qui a dit combien est vive, depuis plus d'un demi-siècle, l'admiration de l'éminent collectionneur pour la grande artiste.

La famille de Rosa Bonheur était également présente à la cérémonie. Elle ne lui en veut point de s'être laissé dominer à la fin de sa vie par une Américaine à qui elle a légué sa fortune, ses propriétés et jusqu'à son mobilier et ses croix.

LE DIESE DE TAMBERLICK.

L'illustre Tamberlick n'était pas seulement un chanteur d'une rare virtuosité ; il était, ce qui vaut mieux encore, un homme d'une extrême bonté.

Au lendemain de la première représentation où il se fit entendre en France—représentation triomphale, qui n'avait été pour lui qu'une longue ovation—une femme du peuple se présenta à son hôtel et demanda à lui parler. Tamberlick la fit introduire. La femme s'avança, tremblant bien fort, et d'une voix émue :

—Pardonnez-moi, monsieur... C'est-à-dire bien vous qui avez un dièse extraordinaire ?

—Pourquoi cela, madame ? demanda le ténor en souriant. —Parce qu'on m'a dit que ce dièse-là pouvait nous sauver.

—Comment !

—Voilà !... répond la femme en cachant sa tête dans un mouchoir. Mon pauvre mari est manchot, il est au théâtre des Batignolles ; il est tombé l'autre jour du centre et s'est cassé un bras et une jambe ; j'ai quatre enfants et pas de pain à la maison. Le directeur veut bien me prêter la salle pour une représentation à bénéfice, mais je ne connais personne, moi... Pour lors, il y a une voisine qui m'a dit qu'il venait d'arriver à Paris une célé-

DEPECHES

Transmises à l'Abelle

Affluence d'Américains à Londres.

Londres, 1er juin.—On a rarement, sinon jamais, vu autant d'étrangers distingués à Londres qu'il y en a dans ce moment. Bon nombre d'autres ont été attirés par le banquet de la Chambre de Commerce, mais il y en a beaucoup qui sont venus en Angleterre pour d'autres raisons.

Des hommes très répandus dans le monde, tels que Levi P. Morton, le sénateur Wolcott, Cornélius N. Bliss, C. P. Morgan et une quantité d'autres sont fréquemment vus dans les rues et les hôtels.

Les Morton habitent leur jolie maison de campagne, Virginia Water, et font de fréquentes excursions au village.

M. Wolcott qui a l'intention de passer un mois à Londres s'y plait tellement qu'il ne voyagea pas sur le continent ainsi qu'il le devait.

"Je passe le temps fort agréablement", a dit M. Wolcott, et "compte rester ici".

Election de J. A. Passé.

Londres, 31 mai.—J. A. Passé, libéral, a été élu au parlement pour la division nord de Essex, succédant à Armore Wardhouse qui vient de mourir. Sa majorité a été de 792 contre une majorité libérale de 110 à l'élection précédente.

Expressions de sympathie.

Berlin, 1er juin.—Andrew D. White, l'ambassadeur des Etats-Unis, a informé le correspondant de la Presse Associée que l'empereur d'Allemagne et la reine Wilhelmine s'étaient tous deux informés hier pendant la réception tenue entre deux actes de la représentation de gala à l'Opéra, de la santé de Mme McKinley et exprimé leur sympathie et leurs meilleurs souhaits pour le Président et Mme McKinley.

Grève de machinistes.

Buffalo, N. Y., 1er juin.—Environ 300 machinistes du chemin de fer N. Y. York Central, et leurs aides au nombre de 50, sont entrés en grève aujourd'hui pour obtenir une augmentation de 10 pour cent dans leurs salaires.

Soulèvement au Présidio.

San Francisco, 1er juin.—On rapporte un soulèvement sérieux parmi les soldats au Présidio. Il paraît, d'après les informations reçues, qu'une bande de soldats avait entrepris de démolir une des salles à l'extrémité de la réserve.

Le garde n'a pas pu les arrêter. Une compagnie de cavalerie a alors été appelée, mais elle n'a pu parvenir à apaiser les émeutiers. Il a fallu recourir aux pompiers qui, au moyen de leurs tuyaux d'arrosage, ont calmé les émeutiers. Plusieurs soldats ont été gravement blessés.

Histoire sensationnelle.

Londres, 1er juin.—Le "Sun" publie une histoire sensationnelle éblouissante que le général Botha est arrivé à Standerton et est en communication par télégraphe avec M. Kruger, par l'intermédiaire du gouvernement des Pays-Bas. Il requiert M. Kruger de demander la paix.

Lord Kitchener a, dit-on, donné au général Botha la permission d'agir de cette façon.

Le "Sun" ajoute que 10,000 Zouaves sont en guerre à cause des incursions des Boers sur leur territoire.

Les Personnes souffrant de la Dyspepsie

Il y a un remède à la dyspepsie. Hostetter's Stomach Bitters.

Hostetter's Stomach Bitters.

Hostetter's Stomach Bitters.

Hostetter's Stomach Bitters.

LE MONUMENT Rosa Bonheur.

On a inauguré à Fontainebleau il y a quelques jours le monument élevé à la gloire de Rosa Bonheur.

Chose rare, ce monument n'a nécessité nulle souscription. On a dit, on répétera qu'il est offert à la ville par M. Gambart, consul général d'Espagne à Nice.

M. Gambart écrit que ce n'est pas tout à fait exact. Il désirait en effet rendre ce grand hommage à l'éminente artiste dont il a été pendant cinquante ans l'ami, et se charger de tous les frais. Cela ne lui a pas été permis. M. Isidore Bonheur, frère de Rosa, et le neveu de celle-ci, M. Hippolyte Peyrol, chargés de la partie artistique, bien qu'ayant été déshérités par leur sœur et tante, n'ont voulu, malgré les instances de M. Gambart, accepter aucune rémunération.

Le monument se compose essentiellement d'un socle en pierre de Lorraine supportant un tore en bronze, reproduction agrandie d'une œuvre sculpturale de Rosa Bonheur.

Dans le socle en pierre sont encastrées quatre bas-reliefs en bronze, dont l'un, exécuté par Hippolyte Peyrol, est le portrait de la regrettable artiste en son costume d'homme, portant toutes ses croix sur la poitrine.

Les trois autres bas-reliefs sont la reproduction par Isidore Bonheur des principaux tableaux de sa sœur : "Le Labourage nivernais," qui souleva l'admiration au Salon de 1849 ; "Le Marché aux chevaux," exposé au Salon de 1853, et "Le Roi de la forêt," un admirable chef d'œuvre de face, qui fait partie de la collection de M. Gambart, à Nice, et dont la reproduction à l'eau forte par Gilbert est toujours très disputée en Angleterre.

C'est M. Alexandre Jacob, architecte des monuments historiques, qui est auteur de la partie architecturale.

L'initiateur du monument, M. Gambart, se faisait une fête de l'offrir lui-même à la ville de Fontainebleau. Sa santé ne lui a pas permis de quitter Nice. Il était représenté par M. Doniol, membre de l'Institut qui a dit combien est vive, depuis plus d'un demi-siècle, l'admiration de l'éminent collectionneur pour la grande artiste.

La famille de Rosa Bonheur était également présente à la cérémonie. Elle ne lui en veut point de s'être laissé dominer à la fin de sa vie par une Américaine à qui elle a légué sa fortune, ses propriétés et jusqu'à son mobilier et ses